



De douces mains soutinrent son corps affaibli. — Page 310.

fort-street ou avec ses anciens compagnons de taverne.

Il avait toujours mené une vie très-bornée, et la triste monotonie de sa nouvelle existence ne lui causait point de peine.

Millicent ne voyait que rarement son frère. De temps en temps il lui rendait visite vers le soir, en allant à l'Ours-Noir, et il restait quelques minutes avec elle à parler du village, de la ferme, ou de quelque autre sujet de la vie ordinaire; mais la compagnie de sa sœur l'ennuyait, et après être resté un quart d'heure avec elle il commençait à bâiller derrière sa main, puis, il l'embrassait sur le front et lui souhaitait une bonne nuit; enfin il se rendait lentement chez Sarah Pecker, brandissant sa légère canne en marchant, et flatté par la sensation que produisait son habit brodé sur les gamins du village et les femmes paresseuses qui bavardaient sur leurs portes.

Il avait été convenu entre Darrell et Ringwood Markham que Millicent ne devait rien savoir de la maison de Chelsea et de la rencontre mystérieuse du jeune châtelain avec Georges Duke ou avec son ombre.

Les gens de Compton, — qui connaissaient la rencontre de Darrell avec le brigand sur la lande, et la rencontre de madame Duke avec le fantôme sur la jetée de Marley, disaient que le capitaine du *Vautour* avait son double, qui se montrait à ceux qui lui étaient proches, et que son apparition était un signe des peines et des malheurs arrivés à Georges Duke, — disaient tout bas qu'on avait déjà entendu parler de choses pareilles, et que le ministre de la paroisse pouvait dire le contraire tant qu'il voudrait, mais qu'il y avait des fantômes que tout le latin que ce vieux prêtre savait ne pourrait pas mettre dans la mer Rouge.

Les tranquilles années s'écoulèrent sans changement, soit au manoir, soit à l'Ours-Noir, soit au petit cottage où Millicent passait ses paisibles jours.

A Compton on ne recevait de nouvelles ni du *Vautour* ni de son capitaine, et quoique Millicent ne voulût pas prendre les habits de deuil, elle comprit peu à peu qu'elle était seule au monde, et que le nœud formé pour elle par d'autres avait été brisé par la main puissante de la mort.

Pendant la première et la deuxième année que suivirent le retour de Ringwood Markham on crut assez généralement qu'un jour ou l'autre il se marierait et prendrait sa place dans le village, comme son père avait fait avant lui.

Dans les environs de Compton, on considérait la propriété du manoir comme une fortune considérable, et mainte fille de riche fermier portait ses plus jolis rubans, et mettait son chapeau le plus élégant de travers et d'une manière coquette sur son rouleau de cheveux, dans l'espoir de charmer le jeune châtelain.

Mais le cœur de Ringwood n'était pas une forteresse facile à assiéger; l'égoïsme y tenait sa cour, et une indifférence complète à tous les plaisirs simples, et un certain ennui de la vie, avaient succédé à la courte carrière de dissipation du jeune homme.

Comme sa fortune s'améliorait par la nouvelle vie qu'il menait, quelque chose des sentiments d'un avare prit possession de sa froide nature.

Il avait dépensé son argent avec d'ingrats compagnons qui s'étaient moqués de lui et qui, quand sa bourse avait été vide, n'avaient pas voulu lui donner une guinée.

Il était averti par le passé, et il avait appris à être plus sage pour l'avenir.

Les petits fermiers de la propriété du manoir de Compton commençaient à se plaindre et à se murmurer les uns aux autres que M. Ringwood Markham était un propriétaire fort dur, et que les temps actuels étaient pires pour les pauvres gens que ne l'était celui du

vieux châtelain, et ils ne disaient rien que la vérité.

A mesure que la bourse de Ringwood commençait à se remplir, le jeune homme sentit une avidité ardente d'économiser de l'argent sans guère se donner la peine de penser dans quel but. Quand il pensait très-sérieusement, une crainte qui le faisait frissonner le saisissait; il croyait que sa santé abîmée ne serait pas si facilement reformée, que l'air même du pays du Nord qui soufflait à travers les vastes étendues des marais et entraît par les fenêtres ouvertes du parloir de chêne ne pouvait ramener sur ses joues, rougies par la fièvre, les couleurs de sa santé, et il pensait aussi qu'avec la jolie figure de sa mère il avait hérité peut-être aussi un peu de la faiblesse de son tempérament.

Mais c'était rare qu'il permit à son esprit de penser à ces choses.

Il était son propre intendant et se promenait sur un petit cheval gris autour de la ferme, surveillant les hommes à leurs travaux; il couvait des yeux le progrès des récoltes, tandis que les saisons faisaient leur œuvre bienfaitrice, et qu'il rencontrait partout la riante figure de l'abondance.

Les récoltes du Nord ne se font que lorsque la saison est un peu avancée, et la récolte dont nous parlons fut surtout en retard dans le septième automne après que le vaisseau le *Vautour* eut quitté le port de Marley.

Septembre avait été pluvieux et froid, et le mois d'octobre commença avec un aspect sombre, comme un hiver désagréable qui arrive prématurément.

Dans les premiers jours de ce mois d'octobre froid et sombre, on était en train de mettre le blé en gerbes à la ferme du manoir de Compton, pendant que Ringwood se promenait sur son petit poney de champs en champs, pour surveiller les travaux des moissonneurs.

Le jeune châtelain était prudent et méfiant, et